

LES ITALIENS BRISENT TOUTES LES ATTAQUES DES AUTRICHIENS

# EXCELSIOR

9<sup>e</sup> Année. — N° 2769. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mercredi  
19  
JUN  
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.  
Étranger... 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>is</sup> des Italiens. - Tél. : Gut. 12-45  
:: PIERRE LAFITTE FONDATEUR ::

## LA DÉFENSE DE PARIS CONTRE LES GOTHAS : LES RÉSULTATS

### LES EXPLOITS DE NOTRE D.C. A.

Au cours des raids exécutés par les avions ennemis et ayant nettement Paris pour objectif, les résultats suivants ont été obtenus par la défense contre aéronefs du camp retranché de Paris

30 Janvier 1918. - 30 avions essaient de passer : 6 survolent Paris.  
8 Mars 1918. - 60 avions essaient de passer : 4 survolent Paris.  
11 Mars 1918. - 70 avions essaient de passer : 6 survolent Paris.  
15 Mai 1918. - 30 avions essaient de passer : 2 arrivent à Pontoise.  
21 Mai 1918. - 10 avions essaient de passer : aucun ne passe.  
22 Mai 1918. - 40 avions en 2 attaques successives essaient de passer : 1 survole Paris.  
27 Mai 1918. - 9 avions essaient de passer : aucun ne passe.  
29 Mai 1918. - 1 Gotha essaie de passer : il ne passe pas.  
30 Mai 1918. - 6 avions essaient de passer : 1 survole Paris.  
31 Mai 1918. - 2 alertes dans la nuit : aucun avion ne passe.  
1<sup>er</sup> Juin 1918 - 11 avions, dont 2 appareils géants, essaient de passer : 2 survolent Paris.  
3 Juin 1918. - 1 alerte dans la nuit : aucun avion ne passe.  
6 Juin 1918. - 20 avions essaient de passer : 1 survole Paris.  
15 Juin 1918. - 3 escadrilles essaient de passer : 1 avion sur Paris.

Avions abattus pendant cette même période par la défense contre aéronefs du camp retranché de Paris

30 Janvier 1918. - 1 avion est abattu près de Chelles.  
11 Mars 1918. - 4 avions sont abattus dans les régions de Château-Thierry, Soissons et La Ferté-Milon.  
23 Avril 1918. - 1 avion est contraint d'atterrir à La Houssière.  
21 Mai 1918. - 1 avion est abattu près de Verberie.  
29 Mai 1918. - 1 avion est abattu près de Plessis-Belleville.  
1<sup>er</sup> Juin 1918. - 1 appareil géant est contraint d'atterrir à Betz.

PARIS

SUR UN TOTAL DE PLUS DE 300 AVIONS QUI ONT TENTÉ DE SURVOLER PARIS DEPUIS LE 30 JANVIER 24 SEULEMENT Y SONT PARVENUS

Voici un tableau édifiant et dont les chiffres sont rigoureusement authentiques. Celui des avions, officiellement dénombrés, qui tentèrent de survoler Paris s'élève à 287, plus 2 escadrilles. Une escadrille compte généralement 6 appareils. C'est donc, sans compter

ceux qui — sans désignation d'effectifs — provoquèrent les trois alertes des 31 mai et 6 juin, 305 appareils ennemis qui se proposèrent de jeter des bombes sur la capitale : 24 y parvinrent. Ce n'est même pas du dix pour cent. Notre D.C. A. veille sérieusement.

Ayuntamiento de Madrid



# LA BATAILLE FAIT RAGE SUR LA PIAVE

## LA RÉSISTANCE ITALIENNE S'AFFIRME PARTOUT

*En dépit de leurs assauts, les Autrichiens ne peuvent augmenter le peu de profondeur de la partie de terrain dans laquelle, depuis quatre jours, la lutte se déroule avec violence.*

**PRÈS DE 2.000 NOUVEAUX PRISONNIERS TOMBENT AUX MAINS DE NOS ALLIÉS**

Les Autrichiens ont encore tenté de réparer leurs premiers insuccès. Complètement arrêtés dans la zone montagneuse, depuis le plateau d'Asiago jusqu'au mont Grappa, ils ont concentré leurs efforts sur la Piave en essayant de déloger les Italiens du massif du Montello, et d'atteindre, plus au sud, le canal Fossalta, qui se sépare de la Piave à Fossalta.

Sur le Montello, de puissantes atta-



ques ont été repoussées par les Italiens, qui se maintiennent énergiquement sur les pentes ouest et sud de ce massif. Plus au sud, toutes les tentatives de l'ennemi pour passer en forces sur la rive droite de la Piave ont été brisées.

Entre la Piave et la Brenta, les Autrichiens n'ont prononcé que des attaques locales qui ont été arrêtées. Sur le plateau d'Asiago, les troupes alliées ont continué de progresser en faisant de nombreux prisonniers.

Le nombre total des prisonniers faits à l'ennemi, en cette troisième journée de bataille, dépasse 1.950. Les Autrichiens, qui ont engagé dans la lutte près de 60 divisions, les usent vainement contre la magnifique résistance de nos alliés.

Jean VILLARS.

### Les troupes françaises font 325 prisonniers

ROME, 18 juin. — Les secteurs des troupes françaises, dans la région d'Asiago, ont été attaqués le 15 juin, à 6 heures du matin, après un violent bombardement, par des forces autrichiennes en formations massives.

Notre artillerie a exécuté aussitôt des tirs de contre-préparation nourris et précis ; nos troupes ont partout brisé l'assaut de l'ennemi. Notre ligne a été intégralement maintenue.

Nous avons capturé 325 prisonniers et ramené un important matériel. Les pertes des unités autrichiennes engagées contre nous sont considérables : sur le front d'un seul régiment, on a enterré 600 cadavres.

D'après des ordres trouvés sur des prisonniers l'ennemi s'était assigné des buts éloignés et voulait assurer sa marche vers la plaine. Il n'a même pas atteint notre première ligne et s'est vu, par conséquent, infliger un complet et sanglant échec.

### Les troupes anglaises font 716 prisonniers

LONDRES, 18 juin. — Peu de changement sur le front britannique. La bataille d'artillerie s'est éteinte, et l'ennemi, après sa lourde défaite, s'occupe à se réorganiser. Des cartes saisies démontrent qu'il avait des objectifs très ambitieux, comprenant la capture du mont Pao et de la cime de Fonté.

Le nombre des prisonniers que nous avons faits s'élève à 716, dont 12 officiers. Le total du matériel de guerre capturé s'élève à 4 pièces de montagne, 43 mitrailleuses et 7 lance-flammes.

Etant données la violence du bombardement et l'intensité de la bataille, nos pertes sont très légères.

Les forces aériennes royales ont lancé, le 15 et le 16 juin, plus de trois cents bombes, et tiré plus de 25.000 cartouches sur des troupes et des transports qui essayaient de traverser la Piave.

### M. Orlando sur le front

ROME, 18 juin. — M. Orlando, président du Conseil, est parti lundi soir pour la zone de guerre.

### L'ennemi met en ligne 71 divisions

ROME, 18 juin. — On sait qu'on a dénombré officiellement, sur le front italien, la présence de 71 divisions austro-hongroises. Il est intéressant de noter, à ce sujet, que tandis que les divisions allemandes sont composées de trois régiments et des services spéciaux en plus les divisions austro-hongroises maintiennent leur ancienne formation. Elles comprennent quatre régiments à effectifs complets par division, en plus des services spéciaux de telle façon qu'une division allemande de 7.500 à 8.000 hommes correspond une division austro-hongroise d'environ 13.000 hommes.

**LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER**  
Rue de Rivoli 52, PARIS  
COMMERCES, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, etc.  
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

## Communiqué italien (18 juin)

La violence de la bataille, qui s'est atténuée légèrement sur les fronts montagneux, augmente graduellement sur la Piave.

Dans la journée d'hier, la troisième armée a supporté avec sa valeur coutumière les puissantes forces ennemies devant Maserada et Candela. Leurs tentatives renouvelées pour établir d'autres débouchés sur la droite du fleuve ont été repoussées avec des pertes sanglantes pour l'ennemi.

De Fossalta à Capo-Sile, la lutte s'est déroulée fiévreusement et sans arrêt. De formidables attaques ennemies se sont alternées avec nos contre-attaques. Des commencements de vigoureuse avance ont été brisés par notre résistance ou arrêtés par nos contre-offensives. Ce n'est que tard dans la nuit que la lutte a subi une trêve. Les valeureuses troupes de l'armée ont été durement éprouvées ; mais l'adversaire n'a pas augmenté la petite partie du terrain dans laquelle, depuis quatre jours, la lutte fait fureur.

### PLUS DE 1.550 PRISONNIERS SONT RESTES ENTRE NOS MAINS.

Les aviateurs ont continué à se prodigier inépuissamment, intervenant efficacement dans la bataille, malgré la pluie torrentielle.

Sur le bord septentrional du Montello, nous avons renforcé notre position sur le fleuve jusqu'à Casa-Serena. Dans l'après-midi, l'ennemi a déclenché deux attaques en partant du saillant nord-est du mont dans la direction sud-ouest et sud-est. La première a été nettement arrêtée à l'est de la ligne cote 279, au nord-est de Giavera ; la seconde a été contenue immédiatement au sud de la voie ferrée de San-Mauro de San-Andrea.

Dans la région du mont Grappa, nous avons repoussé deux attaques partielles ennemies et exécuté des coups de main heureux. Nous avons capturé une centaine de prisonniers.

Au fond du val Brenta et à l'est du val Frenzela, des points ennemis ont été promptement arrêtés.

Aux bords est du plateau d'Asiago, nos troupes ont enlevé à l'ennemi le Pizzo Razoa et les hauteurs au sud-est. Elles ont capturé environ 300 prisonniers.

Des détachements italiens et français ont attaqué avec force et progressé dans la direction du versant de Costalunga et ont fait des prisonniers. De nombreux autres prisonniers ont été faits plus à l'ouest par les troupes britanniques.

La conduite des troupes italiennes et alliées dans la présente bataille est vraiment admirable. Du Stelvio à la mer, chacun a compris que l'ennemi ne doit pas passer. Chacun de nos braves qui défendent le mont Grappa a senti qu'un seul pouce de terrain de ce mont historique est précieux pour la patrie. Pour les grandes journées du 15 et du 16 juin, et pour l'attaque au Tonale du 13 (tentative échouée du commencement de l'offensive ennemie), les unités suivantes méritent une mention toute spéciale : la 45<sup>e</sup> division d'infanterie, les brigades d'infanterie Ravenna (37<sup>e</sup> et 38<sup>e</sup> régiments), Ferrara (47<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> régiments), Emilia (119<sup>e</sup> et 120<sup>e</sup> régiments), Sesia (201<sup>e</sup> et 202<sup>e</sup> régiments), Bari (239<sup>e</sup> et 240<sup>e</sup> régiments), Cosenza (243<sup>e</sup> et 244<sup>e</sup> régiments), Venete (255<sup>e</sup> et 256<sup>e</sup> régiments), Potenza (271<sup>e</sup> et 272<sup>e</sup> régiments), la 6<sup>e</sup> brigade de bersagliers (8<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> régiments), le 78<sup>e</sup> régiment d'infanterie française, et particulièrement le premier bataillon ; les régiments britanniques Northumberland Fusiliers, Sherwood Foresters, Royal Warwick, Oxford and Bucks Light Infantry, le 13<sup>e</sup> régiment d'infanterie italien (brigade de Pinerolo), le 117<sup>e</sup> (brigade Padova), le 266<sup>e</sup> (brigade Lecce), le 2<sup>e</sup> bataillon du 108<sup>e</sup> régiment d'infanterie française, le 9<sup>e</sup> détachement d'assaut, les bataillons alpins Mont Clapier, Tolmezzo et Mont Rosa, et la 178<sup>e</sup> compagnie de mitrailleurs.

A toute l'artillerie italienne et alliée revient l'honneur d'avoir brisé l'impétuosité du premier assaut ennemi. Une mention spéciale est due à la 7<sup>e</sup> et à la 8<sup>e</sup> batteries du 56<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne italien, qui, restées impassibles sur le col Moschin, cernées, se sont opposées à l'ennemi sur une seule ligne dans laquelle, à côté des pièces, les artilleurs et les fantassins rivalisèrent de bravoure.

## UN ENTRETIEN AVEC LE GOUVERNEUR DE PARIS

Le général Guillaumat, que nous surprenons en plein travail, nous dit son inébranlable foi dans la population parisienne.

Dans le clair salon d'attente où nous sommes accueilli, nous insistons auprès d'un officier d'ordonnance pour être reçu par le nouveau gouverneur militaire de Paris, le général Guillaumat. Notre interlocuteur nous exprime ses regrets de ne pouvoir déférer à notre désir, mais il a reçu, nous dit-il, de la bouche même de son chef, la consigne formelle de ne le déranger sous aucun prétexte.

Nous nous disposons donc à nous retirer lorsqu'une porte s'ouvre, et, dans l'embrasure, se dessine la fière silhouette du général Guillaumat.

Nous saluons le gouverneur de Paris et nous excusons de l'impertinence de notre visite.

— Puisque le hasard, monsieur le gouverneur, nous favorise, voulez-vous nous

accorder quelques courts instants d'entretien ?

— C'est que je n'en ai pas le temps, nous répond le général Guillaumat. Je viens de prendre possession de mon poste, et je vous assure que je ne puis guère me permettre d'autres conversations que celles imposées par le service. Une autre fois, je ne dis pas... mais aujourd'hui...

Toutefois, le général se ravise, et, souriant avec bonhomie, nous lance cette question :

— En somme, quoi ? Que désirez-vous savoir ?

— Monsieur le gouverneur... la défense de Paris ?

— La défense de Paris ? répond le général. Eh bien ! mon cher monsieur, c'est fort simple : le soin de défendre Paris

### LE SUCCESSION DU GÉNÉRAL GUILLAUMAT

## LE G<sup>l</sup> FRANCHET D'ESPEREY EST COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE D'ORIENT

M. Venizelos offre, à Athènes, un dîner en l'honneur du nouveau chef des troupes alliées à Salonique.

ATHÈNES, 17 juin. — Le général Guillaumat est remplacé par le général Franchet d'Espèrey au commandement en chef de l'armée d'Orient.

M. Venizelos a offert aujourd'hui, en l'honneur du général Franchet d'Espèrey, un déjeuner au cours duquel il a porté un toast.

Après avoir salué dans le général Franchet d'Espèrey un glorieux artisan de l'historique bataille de la Marne, un des plus illustres chefs des héroïques armées françaises qui font l'admiration du monde civilisé, M. Venizelos dit sa foi inébranlable



LE GÉNÉRAL FRANCHET D'ESPEREY

dans le triomphe de la juste cause des Alliés.

— Je sais, mon général, dit-il, que vous partagez entièrement cette foi. Elle sera, chez vous, confirmée par la connaissance des armées d'Orient, placées sous vos ordres. Vous trouverez, parmi elles, les troupes grecques déjà aguerries, constamment accrues d'unités nouvelles. Répondant à la confiance placée en elles, elles ont montré par leur énergie, par leur endurance, par leur héroïsme, qu'elles avaient bien profité des précieux enseignements de leurs remarquables organisateurs.

Le général Louis-Félix-Marie Franchet d'Espèrey est né le 2 décembre 1850, à Lons-le-Saunier (Jura). Entré à Saint-Cyr, le 17 novembre 1870, il en sortit comme sous-lieutenant d'infanterie le 1<sup>er</sup> septembre 1871. Général de brigade le 27 septembre 1906, général de division le 8 octobre 1911, il commandait le 1<sup>er</sup> corps d'armée à Lille lors de la déclaration de guerre. Pendant la bataille de la Marne, il participa grandement à la tête d'une armée, au succès de notre offensive.

Puis il fut nommé commandant d'un groupe d'armées. Le 12 juillet 1917, le général Franchet d'Espèrey était promu grand-croix de la Légion d'honneur.

### A PROPOS DU DISCOURS DE GUILLAUME II

## M. ÉMILE BOUTROUX DÉFINIT LA CONCEPTION ALLEMANDE DE LA CIVILISATION

Il oppose aux théories germaniques les principes des Alliés, principes fondés sur l'idéal classique et chrétien.

Guillaume II a de l'éloquence. Mais, jusqu'ici, ses discours n'eurent qu'une valeur de représentation impériale, si on peut dire, et ne furent qu'une justification verbale de gestes et d'attitudes appropriés. Aujourd'hui, dans le toast au maréchal von Hindenburg, l'empereur abandonnant à son fils la théorie de la guerre « fraîche et joyeuse », s'est écrié : « Il s'agit, dans cette guerre, d'une lutte entre deux conceptions du monde : ou bien la conception prussienne, allemande, germanique du droit, de la liberté, de l'honneur, de la morale ; ou bien la conception anglaise, c'est-à-dire l'adoration de l'argent, etc., etc. »

Nous n'étions point familiarisés avec cette conception, et nous avons prié M. Émile Boutroux, de l'Académie française, de vouloir bien l'éclaircir, pour nous, de quelque lumière.

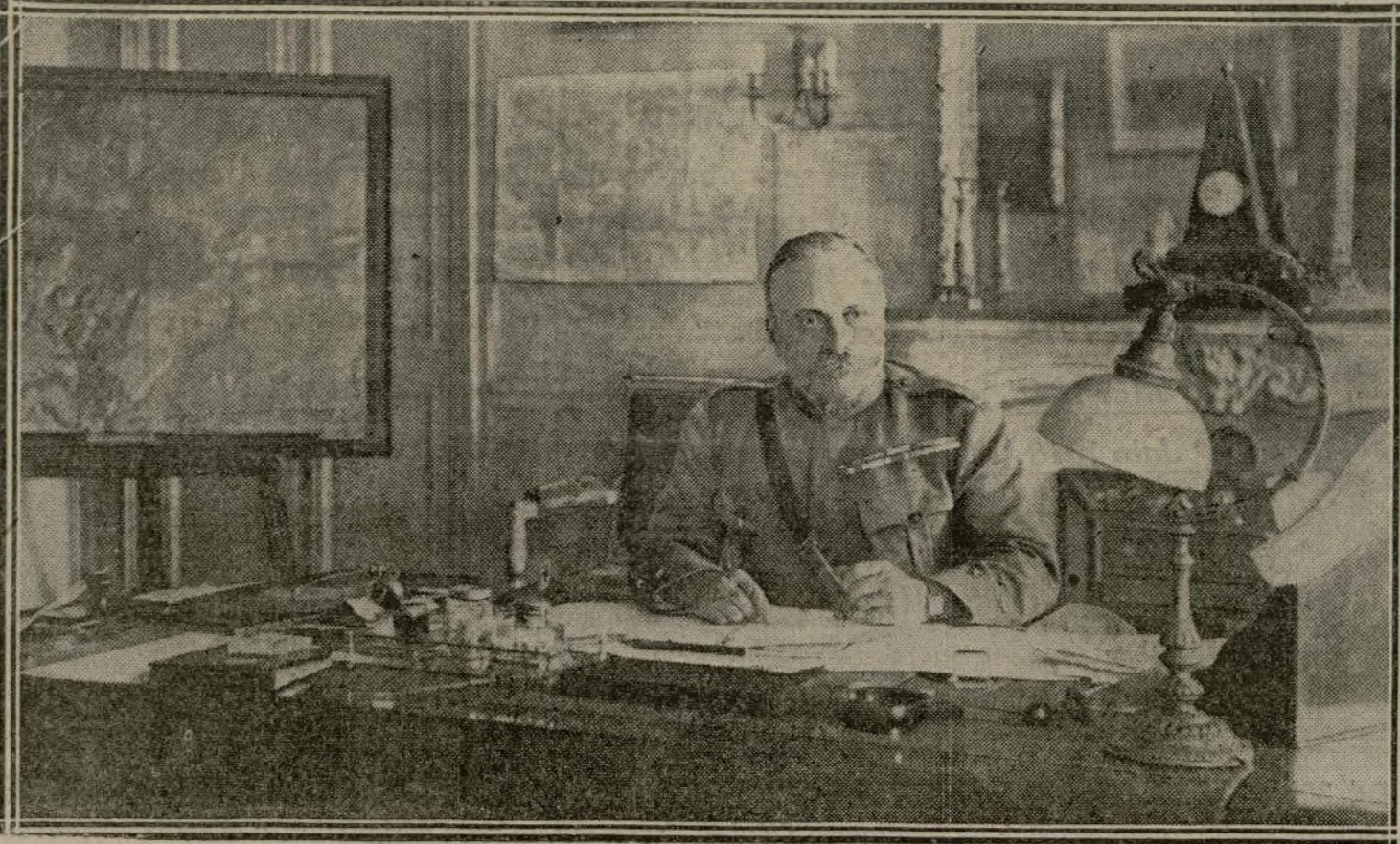
L'éminent philosophe sourit dès l'abord : — Cette conception allemande du monde vous chagrine, nous dit-il. Elle résume, pourtant, tout l'enseignement des philosophes allemands et toute la croyance allemande. Le sens n'en est pas très, très simple. Il faut entendre par là une conception mystique du caractère divin de l'Allemagne et de sa mission divine dans le monde. L'Allemagne-nation, c'est Dieu sur terre. Par suite, l'Allemand, c'est l'homme idéal. Il n'en faut point douter. Dans son discours à la nation de 1897, le philosophe allemand Fichte donne du mot allemand l'étymologie suivante : *All-mann*, c'est-à-dire toute l'humanité. De là découle le rôle de l'Allemagne. De son caractère divin résulte sa mission de gouverner le monde. Elle en a le devoir et le droit. « Si le peuple allemand venait à périr, écrit Fichte, c'en serait fait de l'humanité. » Simple-ment.

« Selon la Bible, qui dit : *timor Domini, initium sapientie*, l'Allemagne-Dieu traite l'humanité inférieure. Elle la traite par la force, par la violence. Telle est la conception allemande du monde.

« Opposons-lui, s'il vous plaît, la conception des Alliés, que nous appellerons la conception classique, celle qui nous vient de la civilisation gréco-romaine et du christianisme : 1<sup>o</sup> Nous n'admettons pas qu'il y ait par le monde quelqu'un qui puisse se dire le substitut de Dieu. Le maître n'enseigne qu'au nom de la vérité. 2<sup>o</sup> Nous n'admettons pas que la supériorité intellectuelle ou morale confère à l'homme ou à la nation le droit d'imposer ses idées aux autres par la violence. La culture s'impose par son rapport à la vérité. Nous n'admettons pas, sous prétexte de supériorité, le droit de fouler aux pieds toutes les lois morales ; elles ne sont fondées que sur la justice. 3<sup>o</sup> Notre idéal, pour lequel nous nous battons, n'est pas le même. C'est un idéal qui a conservé le caractère de l'idéal classique et chrétien. Les Allemands parlent de beauté, de morale, de droit, de justice. Mais ils ont, peu à peu, substitué le moyen à la fin : ils ont considéré la force comme indispensable à faire arriver le règne du droit, et l'idée de leur culture est devenue de plus en plus matérialiste. Elle vise, dans la guerre et d'une façon générale, la domination et la puissance ; dans la paix, la suprématie industrielle et commerciale. Ce sont des forces respectables, mais elles ne constituent pas le but essentiel de l'activité humaine. Notre idéal, au contraire, vise le perfectionnement de l'esprit. Les Allemands ont, de plus en plus, précisée le leur dans l'organisation. Ils en ont fait un fin. Ce qui signifie que, pour eux, l'individu ne compte que comme organe, instrument du tout, lequel, seul, a une valeur. Nous pensons, au contraire, que l'individu, comme les nations, a le droit d'être respecté pour lui-même et non comme partie du tout.

« Je vous donnerai, comme conclusion, ce mot du grand philosophe américain William James : « Part has no reality save in term of the whole », c'est-à-dire : « La partie n'a de réalité qu'en fonction du tout ». Il résume la doctrine allemande. La nôtre admet, au contraire, que la partie a une valeur en elle-même et pour elle-même.

« Rappelez-vous, enfin, que, dès les temps les plus reculés, les Germains ont divisé les hommes en deux catégories : les *Freie* (les hommes libres) et les *Unfreie* (les hommes non libres). Ils ont attribué aux premiers tous les droits. Les autres n'en possèdent aucun. Les *Unfreie* sont entre les mains des *Freie* comme des choses. Cette distinction initiale, ils l'ont gardée. Dans la pensée allemande, les hommes libres sont les Germains et leurs alliés ; les hommes non libres, c'est tout le reste de l'humanité. » — HENRI SIMONI.



LE GÉNÉRAL GUILLAUMAT PHOTOGRAPHIÉ HIER, PAR "EXCELSIOR", DANS SON CABINET DE TRAVAIL

**Blessés, Anémiques**

retrouvent

**SANTÉ, VIGUEUR, FORCES**  
par l'emploi du

**VIN de VIAL**  
au Quina, Viande  
et Lacto-Phosphate de Chaux

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les angoisses et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES



## LES CONTES D'EXCELSIOR

### PLUS FORT QUE NELSON BROWN

PAR ADRIEN VÉLY

L'homme qui pénétra dans le cabinet de Nelson Brown présentait tous les signes d'un grand trouble et d'un violent émoi.

— Excusez-moi, maître, dit-il d'une voix haletante, d'avoir presque forcé votre porte... Un de mes pensionnaires vient de s'évader...

— Un de vos pensionnaires ?

— Je suis gardien dans une maison de santé...

— Je venais le chercher pour le conduire à la douche... J'ai trouvé sa cellule vide...

— Ce malade est-il dangereux ?

— Il est assez calme... Seulement, une fois rendu à la liberté, on ne sait pas ce qui peut arriver...

— Je n'ai pas encore osé dire à mon directeur qu'il a pris la poudre d'escampette...

Le domestique parut alors et annonça qu'un pour une communication d'une extrême urgence.

— Accordez-moi quelques minutes, dit l'illustre détective au malheureux gardien...

— Pour Dieu, faites vite !

Nelson Brown sortit, se laissant seul avec le gardien, qui se mit à tourner autour du cabinet comme une bête autour de sa cage...

Chaque minute qui passait semblait augmenter sa nervosité... Plusieurs fois, il esquissa des mouvements violents, qu'il reprima aussitôt...

Et il ne put retenir un cri de satisfaction quand il vit la porte se rouvrir et Nelson Brown paraître dans l'entre-bâillure. Celui-ci, dont un pli soucieux barrait le front, me dit :

— Vite, old fellow... Venez un instant...

Je me levai immédiatement, comprenant qu'il se passait quelque chose de grave.

L'homme devint cramoisi et laissa échapper un juron. Mais j'étais déjà, avec Nelson Brown, dans la pièce à côté. Un homme s'y trouvait. C'était un quinquagénaire, d'une grande distinction, vêtu avec une sobre élégance, portant à sa boutonnière la rosette de la Légion d'honneur. Nelson Brown reprit la conversation qu'il avait interrompue pour aller me chercher.

— Alors vous croyez que cet homme est un fou ?

— Et un fou dangereux, je le crains... Je l'ai observé rapidement quand il est entré dans cette maison... Son allure désordonnée, ses gestes saccadés, ses yeux égarés, un je ne sais quoi d'inquiet et de résolu dans toute sa personne... Croyez-moi, ce sont là des symptômes qui trompent rarement... Il m'a été facile d'apprendre, par votre concierge, qu'il était monté chez vous...

— Seriez-vous, monsieur, un médecin aliéniste ?

— Non, maître... Je ne suis qu'un observateur patient de la nature et des faits... Avec de l'observation, du raisonnement, un esprit déductif et pas mal d'expérience et de pratique, on arrive à résoudre, d'un coup d'oeil, des problèmes qui paraissent obscurs et inexplicables au commun des mortels.

— Mais c'est ma méthode ! s'écria Nelson Brown.

— Il n'en est pas de meilleure ni de plus sûre, maître...

— Je suis très flatté, monsieur, des paroles que vous m'adressez... Mais, puisque vous attribuez quelque efficacité à ma méthode, vous ne trouvez, sans doute, pas mauvais que nous examinions, tous deux, la situation d'un peu plus près, afin d'établir vos hypothèses par quelques preuves...

— J'aurais été d'accord, maître, de ne pas vous entendre parler de la sorte... Je suis à votre disposition... Pour commencer, je parlerais bien de notre gaillard à l'imagination, pour pénétrer jusqu'à vous, une histoire tout à fait raisonnable et de la plus grande vraisemblance...

— Vraiment, monsieur, on croirait que vous étiez ici quand il s'est présenté... Il m'a raconté, en effet, qu'il était gardien dans une maison de santé, qu'un des fous confiés à sa surveillance s'était évadé...

— Le diagnostic se précise, dit le gentleman en souriant... Un tel renversement de la personnalité est très fréquent...

— Une telle explication est probante, en admettant que vos prémisses soient exactes... Mais comment expliqueriez-vous, monsieur, que cet homme ait connu mon nom et soit venu chez moi ?

— Il ne faut pas croire que les fous soient ignorants du monde extérieur... Ceux dont la raison n'est qu'à l'état de veille ont souvent la démence inconsciente lissent beaucoup et se tiennent au courant de toutes choses...

— Vous avez réponse à tout... Mais excusez une méfiance toute professionnelle... Si toutes vos présomptions s'appuyaient sur ce que j'appelle une preuve...

— Oui... Une crise, par exemple ?

— C'est cela même...

— Rien n'est plus facile... Vous allez voir...

Le gentleman se leva et alla donner un tour de clef à la porte qui communiquait avec le cabinet de Nelson Brown. Presque aussitôt, un rugissement éclata de l'autre côté de cette porte, tandis que, lancé comme un bolide, un corps venait s'abattre contre elle.

— Voilà la crise, fit le gentleman en souriant... Je l'ai déclenchée... Etes-vous convaincu maintenant, maître ?

— Oh ! tout à fait, répondit Nelson Brown. Mais comment allons-nous faire pour maîtriser le pauvre diable ?

— Je me charge de la chose... Oh ! ne craignez rien pour moi...

Et, avant que nous eussions pu faire un mouvement pour le retenir, le gentleman avait ouvert la porte toute grande. Nous vîmes alors une masse qui bondissait. En un instant, le gentleman était renversé, terrassé. Et l'homme qu'il avait enfoncé s'écriait :

— Ah ! je te tiens !... Tu m'as fait assez courir !... Monsieur Nelson Brown, vous êtes un grand homme !... Vous n'avez pas été long à mettre la main dessus... Merci !... Mais quel gaillard, tout de même !

Pendant ce temps, le gentleman, solidement maintenu, disait d'une voix placide :

— C'est un fou, maître... Je vous avais bien dit qu'il était un fou...

Et, tandis que son gardien l'entraînait, il répétait :

— Ha ! ha ! ha ! C'est un fou !... C'est un pauvre fou... Ha ! ha ! ha !

Adrien Vély.

SAISON

de Mai à Octobre

EVIAN CACHAT

Hôtels : Royal, Splendide, Ermitage

LE "TIP" remplace le Beurre

Aux Pellerin, 82, r. Rambuteau (2<sup>e</sup> 1/2 1/2)

CHAIRES A VENDRE 350 bonnes et fortes chaises

cannées à vendre, convenant pour salles de spectacles ou cinémas

à DOUBLES PORTES CAPTONNES, avec leurs ferrures Baumert, en bon état, à vendre

S'adresser à M. SEGOND, 20, rue d'Enghien, le matin, de 11 heures à midi.

5 HEURES  
DU  
MATIN

## DERNIÈRE HEURE

5 HEURES  
DU  
MATIN

### NOS TROUPES AMÉLIORENT LEURS POSITIONS AUX ENVIRONS DE CŒUVRES

Au cours de plusieurs attaques locales heureuses elles ont fait plus de 200 prisonniers et capturé des mitrailleuses.

[LES COMMUNIQUÉS FRANÇAIS.]

14 HEURES. — Au sud de l'Aisne, nous avons réussi une opération locale. Au sud d'Ambleny et à l'est de Montgobert, nous avons fait une centaine de prisonniers, dont deux officiers.

Entre l'Oureq et la Marne, nos patrouilles ont fait des prisonniers.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES. — L'activité de l'artillerie a été assez vive au nord-ouest de Montdidier, ainsi que sur divers points entre Montdidier et l'Aisne.

Nous avons effectué, ce matin, une attaque locale au sud de Valsery. Elle nous a permis d'améliorer nos positions et de capturer une centaine de prisonniers et des mitrailleuses.

Un coup de main allemand a été repoussé dans la région d'Avocourt. L'ennemi a laissé des cadavres sur le terrain, et nous avons fait quelques prisonniers.

### 36 avions allemands descendus sur notre front

(OFFICIEL FRANÇAIS). — Au cours des cinq dernières journées, trente-deux appareils ennemis ont été abattus ou contraints d'atterrir hors de combat. En outre, quatre avions allemands ont été descendus par les moyens de la D. C. A., et trois ballons captifs ont été incendiés.

Dans la même période de temps, vingt-deux tonnes de projectiles ont été jetées de jour et de nuit sur les gares de Soissons, Roye, Nesles et Chaulnes.

### 28 avions ennemis descendus par les Anglais

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Le 17 juin, l'aviation ennemie a été active sur la partie nord du front britannique.

Au cours de nombreux combats aériens, nous avons abattu vingt-cinq appareils allemands et contraint trois autres à atterrir désemparés.

Nous avons descendu en flammes un ballon d'observation ennemi.

Nos aviateurs ont continué leur travail habituel d'observation et de photographie jusqu'à ce que des orages, dans l'après-midi, les aient forcés de s'arrêter. Vingt tonnes de bombes ont été jetées au cours de la journée sur les gares ennemies, les croisements de voies ferrées, les dépôts et les aérodromes, ainsi que neuf tonnes pendant la nuit suivante.

Cinq de nos avions manquent.

### M. Clemenceau sur le front

M. Clemenceau, président du Conseil, parti hier matin, à 5 heures, pour le front, est rentré à 10 heures à Paris, pour assister au Conseil des ministres.

### L'Autriche prohibe le mémoire Lichnowsky

ZURICH, 18 juin. — D'après le *Fremdenblatt*, de Vienne, la mise en circulation du mémoire du prince Lichnowsky a été interdite par la police viennoise.

### On arrête M. Jacob Stern inculpé de commerce avec l'ennemi

En vertu d'une commission rogatoire du capitaine Grébaud, rapporteur près le 6<sup>e</sup> conseil de guerre, M. Priollet, commissaire du camp retranché de Paris, a pratiqué, hier, une perquisition, 6, rue Adolphe-Yvon, à l'hôtel particulier d'un exportateur de soieries très connu, M. Jacob Stern, dit Julius, de la maison Stern et Stern, de New-York.

Une opération judiciaire analogue a eu lieu ensuite dans les bureaux de l'inculpé, 8, cité Paradis, où l'on a saisi de nombreux documents.

A la suite de ces perquisitions, et en vertu d'un mandat du capitaine Grébaud, M. Priollet a mis M. Stern en état d'arrestation, sous l'inculpation de commerce avec l'ennemi.

Rappelons que, en 1915, M. Jacob Stern, né en Allemagne et marié à une Allemande, avait eu déjà des démêlés avec la justice française au sujet de sa naturalisation.

### CRISE MINISTÉRIELLE A SOFIA

### LA DÉMISSION DE M. RADOSLAVOF

Elle cause une certaine émotion en Allemagne, où l'on regrette l'ancien président du Conseil.

La démission de M. Radoslavof a causé une certaine émotion en Allemagne. Non pas que l'on y craigne encore, du moins pour le moment, une trahison ou une volte-face complète du roi Ferdinand ; mais l'on sent très bien que ce compagnon peu sûr est très capable de se servir du mécontentement que le traité de Bucarest a causé en Bulgarie pour se livrer à un chantage en règle sur les Empires centraux.

C'est ce que le *Berliner Tageblatt* reconnaît avec sa franchise d'enfant terrible de l'opposition. Cependant, l'ensemble de la presse, plus disciplinée, proclame, par un touchant accord, que la démission de M. Radoslavof est due à des « causes purement intérieures », où la politique étrangère n'a rien à voir. La même presse n'en ajoute pas moins que M. Radoslavof sera « sincèrement regretté en Allemagne ».

Ces indications permettent de conclure à l'existence d'un malaise dans les relations de la Bulgarie avec ses alliés, et que l'on s'attend à Berlin aux demandes et aux exigences que le roi Ferdinand ne manquera pas de formuler au nom de l'opinion publique bulgare. Ce sera probablement la première tâche du successeur de M. Radoslavof.

### M. von Seidler reste au pouvoir

BERNE, 18 juin. — On mande de Vienne : « Les milieux officiels déclarent que les nouvelles relatives à la démission du cabinet Seidler sont fausses. »

### Conseil des ministres

Les ministres se sont réunis hier matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

Dans la Marine

M. Georges Leygues, ministre de la Marine, a soumis à la signature du président de la République la nomination du vice-amiral Amet au commandement d'une escadre, et du contre-amiral Lejay, au commandement d'une division ;

Des contre-amiraux Grandclément et Canbet à des commandements de front de mer ; Du contre-amiral Benoit à l'emploi de major-général.

Le ministre a rendu compte de la situation de la guerre sous-marine et des transports maritimes, laquelle est satisfaisante.

Le conseil s'est entretenu ensuite de la situation diplomatique et militaire.

### Le problème des effectifs

M. Abrami, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, a été entendu hier par la commission du budget, devant laquelle il s'est longuement expliqué sur les chiffres des effectifs des armées alliées et sur ceux de l'ennemi.

### La défense de Paris

Les députés de la Seine, de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne se sont réunis, hier, sous la présidence de M. Louis Puech, pour entendre les rapports de MM. Albert Thomas, sur la défense de Paris ; Lehoucq, sur les bombardements, et Petitjean, sur la sécurité de la capitale.

Ils se sont également occupés de l'évacuation des collections et objets d'art. MM. Rozier, Charles Benoist, Puech et Petitjean ont été délégués, à ce sujet, auprès de M. Clemenceau, et MM. Dalimier et Lehoucq auprès du ministre de l'Instruction publique. M. J.-L. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat à l'Aéronautique, sera entendu mardi par le groupe.

### Faut-il supprimer la taxe de luxe ?

La commission de la législation fiscale vient d'être saisie d'une nouvelle proposition de loi, déposée par MM. Nibelle, Carré-Bonvalet et Celos, tendant à l'abrogation de la taxe sur les achats d'objets de luxe.

Cette taxe serait remplacée par un impôt de 2 0/0 sur le chiffre brut d'affaires fait par tout commerçant ou industriel, quelle que soit la catégorie à laquelle il appartient.

M. Nibelle évalue à 200 ou 250 milliards au minimum la matière imposable et à 4 ou 5 milliards, en conséquence, le produit annuel de la taxe de 2 0/0 qu'il propose.

### L'ENNEMI N'A ATTEINT LES OBJECTIFS DÉSIGNÉS SUR AUCUN DES FRONTS

M. Bonar Law, chancelier de l'Echiquier, dit aux Communes que les Alliés possèdent la supériorité des réserves.

LONDRES, 18 juin. — M. Bonar Law, chancelier de l'Echiquier, après avoir déposé une demande de crédits de 500 millions de livres sterling devant aller jusqu'à la fin d'août, ajoute :

« Quant à la situation militaire, nous sommes en pleine bataille. Il est clair que tout ce qu'on dit doit être dit avec une extrême prudence. Il y a des raisons de croire que l'initiative de l'offensive autrichienne est venue de Berlin. »

Après trois jours, l'attaque a échoué et l'ennemi n'a pas atteint les objectifs qu'il espérait atteindre le premier jour.

« Le haut commandement italien n'a aucune crainte quant au résultat. Le danger n'est pas encore passé, mais nous pouvons exprimer notre admiration et notre reconnaissance aux Italiens pour la part qu'ils ont prise dans cette terrible lutte. »

« Quant au front occidental, après trois mois de bataille, et bien que les Alliés aient dû céder beaucoup de terrain, aucun des objectifs stratégiques de l'ennemi n'a été atteint. »

« L'usure des réserves alliées, avant l'arrivée des troupes américaines, formait une partie du programme allemand. Cela a échoué. L'Amérique n'est pas en voie de participer à la lutte ; elle y participe. »

M. Bonar Law lit des extraits du compte rendu de la dernière réunion du conseil de guerre suprême, dans lequel on déclare que, grâce à la prompte et cordiale coopération de l'Amérique, il sera impossible à l'ennemi de remporter une victoire par l'épuisement des réserves alliées avant l'épuisement des siennes.

### La Chambre discute toujours le privilège de la Banque de France

La Chambre a repris hier la discussion du projet portant renouvellement du privilège de la Banque de France.

M. Barthe, qui avait à terminer son discours commencé le 6 juin, a présenté sur le fonctionnement de notre grand établissement de crédit d'assez vives critiques, reprochant notamment à ce dernier de continuer un « petit train de tout repos » sans songer à se moderniser.

Le député de l'Hérault souleva d'autre part un incident à l'occasion du prêt de 500 millions consenti en 1915 par la Banque de France à la Banque impériale de Russie pour le règlement de créances en France.

M. Klotz fit observer qu'il s'agissait d'une demande de crédit formulée par un Etat allié qui, avant 1915, avait fait vis-à-vis de l'Alliance tout son devoir.

Nous avons dit à la Banque de prêt ces 500 millions à la Banque impériale de Russie, déclare le ministre des Finances, je ne désespère pas qu'une grande nation comme la Russie, qui a besoin de crédit, se déclare responsable de ses dettes vis-à-vis de l'Etat français comme elle l'a fait vis-à-vis des Etats ennemis.

M. Barthe et M. Bedouce insistèrent, dès lors, pour connaître les noms des soixante-quinze banquiers qui avaient été remboursés sur les 500 millions ;

Ce qui nous inquiète, s'écria M. Bedouce, c'est que ces 500 millions ont été réclamés pour liquider des dettes privées russes envers des créanciers français. Or, à cette époque, c'est à 15 milliards et non à 500 millions que s'élevaient les dettes privées russes envers la France. Soixante-quinze créanciers français, bien renseignés et qui voyaient venir l'orage, pris d'inquiétude, ont réussi à se faire rembourser leur capital. Eh bien ! quand on paie certains créanciers au détriment des autres, le code exige que l'argent payé soit rapporté à la masse !

M. Klotz répéta que l'opération avait été correcte et qu'il ne voyait rien à y reprendre. On continuera jeudi. — LÉOPOLD BLOND.

### NOUVELLES BREVES

Le drame de la rue d'Hauteville. — L'assassin des gendarmes belges Henri Gromaire et Victor Russellers est arrêté. C'est bien un déserteur du 18<sup>e</sup> d'artillerie belge, nommé Versé.

L'affaire Caillaux. — Le capitaine Bouchardon a entendu hier matin M. Lost, sous-directeur du Crédit Français. L'après-midi, le rapporteur a interrogé M. Joseph Caillaux.

L'activité de l'aviation britannique. — Les aviateurs britanniques ont de nouveau bombardé avec succès les docks de Zeebrugge, Ostende et Bruges. La station du chemin de fer de Thourout a été également atteinte. Tous les appareils sont rentrés, sauf un qui, frappé par l'artillerie ennemie, a été obligé d'atterrir.

Un nouveau pair. — On mande de Londres que sir William Weir, secrétaire d'Etat pour l'Aviation, a été créé pair.

## LES LIVRES

L'ÂME DE LA VICTOIRE, roman par Jean Nesmy

Mémoires d'un jeune homme, non pas pauvre, mais rustique. Père instituteur et libre penseur, mère pépinière, insignifiante, aïeule pieuse et traditionnelle. Demi-boursier, il fait de solides études en province, puis à la Sorbonne. Il gagne des diplômes, mais perd les convictions de son enfance. Anarchiste, antimilitariste, il nie la famille, la patrie...

La guerre éclate, les sophismes d'école tombent. Notre pyrrhonien meurt glorieusement pour cette patrie dont il doutait savamment.

Thèse honorable, écriture appliquée.

PLUS PRÈS DE TOI, roman par Claude Fremy

Un major anglais aime une Française, qui ne l'aime point, coiffée qu'elle est, et jusqu'aux yeux, d'un Français étouffé comme un hanneton ! Elle suit cet insecte jusqu'en Angleterre, l'épouse. Il l'abandonne vite pour voltiger ailleurs. Toutefois, le lâche séducteur est un héros : il meurt héroïquement à la guerre.

Au cours de la bataille, le major anglais retrouve la tombe de son rival. Il pardonne et se rejette dans la mêlée comme un désespéré qui veut éperdument épouser la camarade. Il n'est que blessé, mais grièvement. Qui le soignera ? Eh ! nous savons notre métier : la Française qui le dédaigne, parbleu ! Et elle sera très éprise de son patient. Mais, voilà, elle est timide : elle n'ose pas lui avouer la surprise de son cœur. Et c'est pourquoi elle se jette à l'eau, d'où il la repêche amoureusement.

Ce dénouement aquatique est assez baroque.

L'ALGÉRIE ET LA GUERRE (1914-1918) par Jean Mella

Dans leur jeu de guerre, soigneusement biseauté, les Allemands considéraient comme un maître autour de la carte de notre empire africain, formée, ils le croyaient, de disparates et de trous... Que la France fût aux prises avec un adversaire tenace, affirmait ces profonds Machiavels, et l'on verrait les populations musulmanes s'insurger contre la mère patrie en danger.

Les faits leur ont infligé — ils leur infligent chaque jour — le plus sanglant démenti. Musulmans, indigènes, israélites... toute l'Algérie accourt, d'un élan filial, au secours de la France menacée. Ancien chef de cabinet du gouverneur général de l'Algérie, M. Jean Mella vit à la mobilisation la fièvre et somptueuse cavalcade de ces chefs arabes, de ces marabouts, de ces « Jeunes-Algériens » injustement soupçonnés de menées séparatistes. Ils partirent comme pour une guerre sainte. Et à Charleroi, à Verdun, partout, le peuple indigène a été digne de ses chefs. C'est qu'à l'exemple de nos vainqueurs, les grands colonisateurs qui surent imposer au monde la majesté de la Paix romaine, nous n'avons pas seulement conquis la terre, mais les cœurs.

LE GUERRIER APPLIQUÉ par Jean Paulhan

Impressions d'un jeune intellectuel au front... Ni chauvin, ni d'ailleurs, il veut faire son devoir, avec élégance, en homme bien né, incapable de commettre une gauderie, ou d'arborer une cravate aventureuse. Ce qui l'intéresse, c'est le piquant, le romantique de la situation... Le voilà qui s'applique à faire son devoir comme les camarades, et, par surcroît, à analyser, méticuleusement, ses états d'âme. Somme toute, c'est André Gide sur le front.

De cette application, et de cette observation un peu orgueilleuse et fêlée, proviennent ces notes confuses, ou pour mieux dire, non relues. Patience ! Si Dieu lui prête vie, notre « guerrier appliqué » sera sans doute un écrivain appliqué.

SIX CONTES ET DEUX RÈVES par Mme Louise Faure-Favier

Ah ! l'heureux auteur qui fait tourner le rouet de ses contes et de ses rêves en un temps d'histoire et de cauchemar ! Ce qui distingue Mme Louise Faure-Favier du commun tresseur des bas-bleus, c'est la mesure : mesurée dans ses imaginations, elle l'est aussi dans sa forme pure, gracieuse, féminine dans le bon sens du mot. Ces qualités, rares chez le peuple porteur de plume, pourquoi ne les applique-t-elle pas à une œuvre plus profonde ?

Dans son recueil, le chef-d'œuvre, à mon gré, c'est la mésaventure de cette voyageuse qui s'en va à Compiègne. Elle est taciturne... Elle est soucieuse... Elle est réservée... Sa mise est discrète... Qui est-ce ? se demande tout le wagon anxieux. Mystère ! Eh ! c'est une espionne ! Mais non, bonnes gens, c'est tout simplement une religieuse infirmière qui rejoint son ambulance !

Jean-Jacques BROUSSON.

### SUPÉRIORITÉ

S'il est une supériorité, dans cette terrible guerre, qui ne puisse être contestée aux Alliés, c'est bien celle que constitue la richesse, quelle que soit la forme qu'elle revête : l'abondance, sur leurs territoires immenses et situés sous tous les climats, de tout ce qui est matériel, utile et susceptible d'appropriation ; de la richesse latente, qui dort dans les profondeurs de la terre et aux flancs des montagnes et des collines, et aussi de la richesse acquise : celle que vingt générations de travailleurs ont patiemment accumulée.

De cette supériorité l'heure est venue de se servir. L'effort de chacun doit se juxtaposer à celui de tous ; les résultats de cet effort ne cessent de préoccuper l'ennemi. Les chiffres qui ont fait récemment connaître l'importance de l'effort financier accompli par l'Amérique, au cours de l'emprunt de la Liberté, n'ont pas moins d'intérêt pour le gouvernement de Berlin que le chiffre des effectifs qui, dans nos ports de l'Atlantique, débarquent chaque jour des modernes Armées.

Pour accentuer la supériorité financière de l'Entente ne perdons aucune occasion d'acquiescer, dès que nous le pouvons, des Bons de la Défense nationale.

### MALACEINE

POUDRE DE RIZ

## LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

### Front britannique

18 juin. — 13 HEURES. — Au cours de la nuit dernière, un coup de main ennemi a été repoussé au sud-est de Villers-Bretonneux. Nous avons fait quelques prisonniers.

Nos troupes ont également fait des prisonniers et capturé une mitrailleuse au cours de coups de main heureux au sud-ouest d'Albert et dans le voisinage de Moyenneville, ainsi que des rencontres de patrouilles à l'est de la forêt de Nieppe.

L'artillerie ennemie a été plus active que d'habitude, hier soir, dans la vallée de l'Ancre, au sud d'Albert ; elle a montré également quelque activité à l'ouest de Serre.

2



## THÉÂTRES

## This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some faint smudges and discoloration, characteristic of old paper. The left edge of the page is bound into a dark, possibly black, inner cover material. There is no text or other markings on the page.